

On s'est rencontré simplement...

Denyse Baillargeon

Number 55, Fall 1998

« Tomber en amour! »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7905ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Baillargeon, D. (1998). On s'est rencontré simplement.... *Cap-aux-Diamants*, (55), 10–13.

«L'épluchette de blé d'Inde». C'est souvent au cours de ces soirées familiales ou paroissiales que naissent les premières amours. Illustration d'Edmond-J. Massicotte, *Almanach du peuple*, 1917.



On s'est rencontré simplement...

PAR DENYSE BAILLARGEON

De nos jours, on entend rarement dire de deux jeunes qu'ils se «fréquentent». Les filles n'ont plus de «cavaliers», de «prétendants» ou de «souponnants» et les garçons ne «courtisent» plus les filles. Depuis deux décennies, la chasteté prémaritale est aussi devenue chose du passé, que le couple entretienne ou non des projets de vie commune. En fait, la plupart des règles, des conventions et des contraintes qui régissaient les amours de nos parents et de nos grands-parents ont été emportées par les changements sociaux, économiques et culturels qui se sont succédé depuis la Deuxième Guerre mondiale.

C'est principalement grâce aux autobiographies, aux journaux intimes et aux témoignages oraux que l'on peut reconstituer l'univers des fréquentations de la première moitié du siècle. Ces récits recèlent en effet plusieurs anecdotes sur la vie de jeunesse, synonyme de rencontres avec le sexe opposé. Ils nous renseignent sur les lieux de ces rencontres, les activités et les loisirs des jeunes, les codes moraux et sociaux qui gouvernaient leurs relations, de même que sur les pro-

cessus menant au choix définitif d'un conjoint. On note, bien sûr, plusieurs différences entre les récits, selon le sexe, la classe sociale et la provenance géographique de leurs auteur(e)s, mais il en ressort également plusieurs traits communs, en particulier la surveillance et parfois l'ingérence, qu'exerce, ou que tente d'exercer, la famille sur les fréquentations et le contrôle plus étroit auquel les filles sont soumises.

UNE JEUNESSE TOUTE FAMILIALE

Durant la première moitié du XX^e siècle, il est bien difficile d'échapper à l'emprise de la famille. Les normes sociales et religieuses qui définissent les rapports entre parents et enfants, les conditions économiques précaires dans lesquelles vivent une bonne partie de la population ou encore la perspective d'un héritage, concourent plutôt au resserrement des liens familiaux et au maintien des jeunes dans un état de dépendance jusqu'à un âge avancé. Une conception organique de la famille, selon laquelle les désirs et les préférences des individus doivent s'effacer devant les besoins du groupe, est particulièrement ancrée dans les milieux populaires où le travail de chacun est nécessaire pour assurer la survie de tous. Chez les cultivateurs et dans les familles



ouvrières, les enfants abandonnent tôt l'école pour se mettre au service de la famille. Les garçons aident leur père sur la ferme, les filles secondent leur mère dans les tâches ménagères et à la ville, les enfants des deux sexes prennent le chemin de l'usine et rapportent leurs payes à la maison. L'obligation de contribuer à la subsistance de la famille crée souvent des tensions, mais bien peu songent à s'y soustraire en quittant le foyer paternel. Jusqu'à leur mariage, la

ou même pendant l'office alors que l'on s'observe à la dérobée.

Ces activités et ces modes d'encadrement des jeunes, typiques des milieux ruraux, se remarquent aussi à la ville, le regroupement de familles apparentées dans le même quartier, sinon dans la même rue, facilitant le maintien des traditions. Le cinéma, qui connaît une vogue extraordinaire dès son apparition, les salles de danse,



«Les fréquentations d'autrefois». Quand les parents sont d'accord avec le choix de leur fille, les visites se poursuivent, mais sous haute surveillance. Illustration d'Edmond-J. Massicotte, *Almanach du peuple*, 1928.

grande majorité de ces jeunes habitent chez leurs parents, à moins que la recherche d'un emploi ne les force à l'éloignement, auquel cas ils seront intégrés à une autre famille, comme pensionnaire ou domestique. Dans les familles aisées, les enfants sont maintenus à l'école plus longtemps, en particulier les garçons, mais il n'est pas davantage question de mener une vie indépendante avant de se marier. Quelle que soit l'origine sociale, le temps de la jeunesse est vécu dans le giron familial, ce qui facilite la surveillance des parents sur les rencontres, les sorties et le choix du conjoint.

Comme le soulignent Denise Lemieux et Lucie Mercier, l'espace familial sert d'ailleurs «de centre informel de loisirs», car au début du siècle il y a encore peu de lieux de sociabilité spécifiquement réservés aux jeunes. Garçons et filles de la parenté et du voisinage se retrouvent donc chez les uns et les autres pour danser, jouer aux charades ou aux cartes, faire de la musique ou même monter des pièces de théâtre. Les parties de cartes et les bazars organisés par les paroisses au profit d'œuvres de charité sont aussi des activités qui attirent la jeunesse. C'est souvent au cours de ces soirées familiales ou paroissiales que naissent les premières amours, quand ce n'est pas sur le parvis de l'église après la messe,

les espaces publics comme les parcs d'amusements, les ronds à patiner ou les rues commerçantes offrent toutefois davantage d'occasions de sortir et de faire des rencontres loin de la surveillance parentale. L'intégration au marché de l'emploi permet aussi aux jeunes d'élargir le cercle de leurs connaissances : filles et garçons entrent alors directement en contact sur les lieux de travail ou se lient d'amitié avec des travailleurs du même sexe qui leur présentent un frère ou une sœur. Les jeunes urbains mieux nantis vont au théâtre et au concert, assistent à des conférences publiques, participent à des bals, où les jeunes filles font «leurs débuts», et à des thés dansants que donnent de grands hôtels. Les lieux de villégiature, où les familles bourgeoises vont passer l'été, offrent aussi maintes occasions de s'amuser entre jeunes et de vivre un amour de vacances.

L'encadrement des rencontres, de même que la fréquentation de lieux particuliers et la pratique de loisirs distinctifs selon l'état de fortune assurent que le choix du conjoint se fera au sein du même groupe socio-économique et qu'il se fixera sur un candidat ou une candidate acceptable pour la famille. Si on ne peut guère parler de mariages «arrangés», il reste que chez les agriculteurs et dans la bourgeoisie en particulier, les

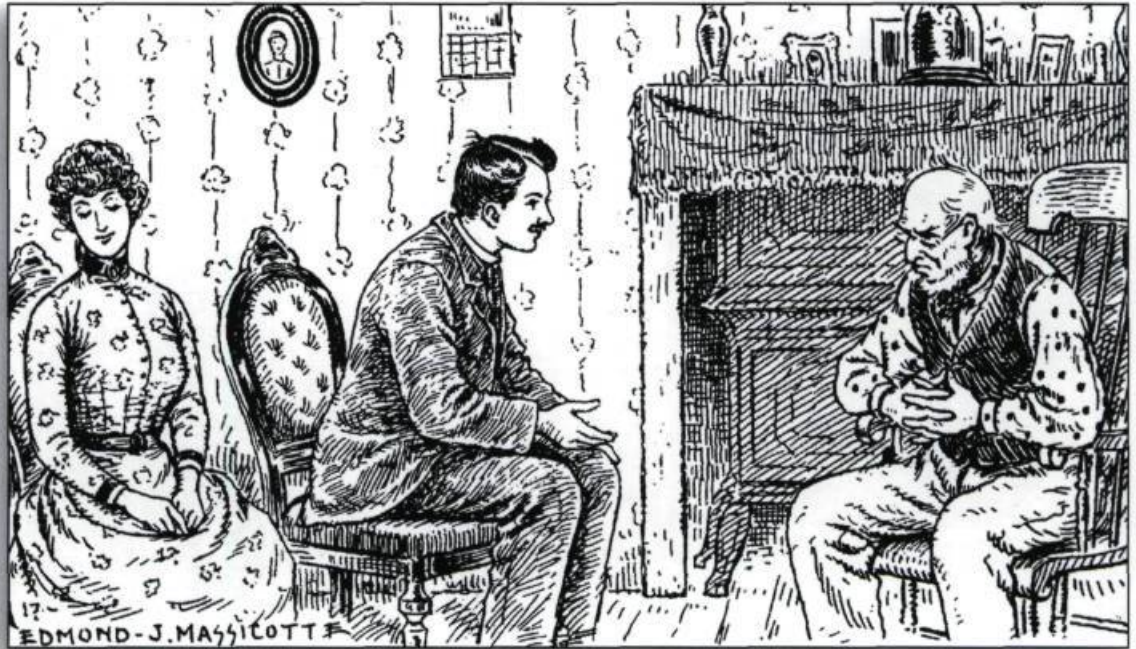


parents privilégient certaines alliances et n'hésitent pas à faire connaître leurs préférences, comme le montre le déroulement des fréquentations.

DES FRÉQUENTATIONS SOUS HAUTE SURVEILLANCE

Les soirées et les sorties en groupe permettent surtout aux jeunes de lier connaissance et d'amorcer des rapprochements. Les fréquentations proprement dites, qui sont la marque d'un engagement plus profond, débutent avec les visites régulières du garçon au domicile de l'élue de

Les parents, en particulier ceux de la jeune fille, surveillent de près les fréquentations sérieuses. S'ils ne connaissent pas déjà le jeune homme ou sa famille, ils voudront savoir s'il est prêt à «s'établir» sur une terre, dans un métier ou une profession, ou s'il a un emploi régulier qui lui permettra de «faire vivre» sa femme et les enfants qui ne manqueront pas de naître. Si le prétendant ne paraît pas fiable, s'il provient d'un milieu social différent ou d'une famille jugée peu recommandable, s'il ne paraît pas assez empressé de se marier ou si les deux tourtereaux sont trop jeunes pour que les noces soient con-



«La grande demande».
Illustration d'Edmond-J.
Massicotte, *Almanach
du peuple*, 1925.

son cœur. Celle-ci lui a sans doute signifié son accord au préalable, mais dans les milieux ruraux du début du siècle, il arrive que des jeunes gens se présentent pour «veiller» dans une famille où il y a une jeune célibataire, sans avoir d'abord obtenu son consentement. Même s'il y a attirance réciproque, l'initiative d'engager des fréquentations sérieuses revient toujours au garçon. Il arrive donc que des filles acceptent de recevoir un prétendant tout simplement parce que celui-ci, plutôt qu'un autre, paraît décidé à faire la grande demande. Les convenances exigent en effet que les filles ne fassent pas trop montre de leur préférence ou de leur empressement à se faire courtiser. Elles peuvent bien sûr éconduire un soupirant qui ne leur plaît pas, mais elles prennent alors un risque, car elles devront attendre qu'un autre jeune homme se manifeste. Qui sera-t-il? Fera-t-il un aussi «bon parti» que le premier? De peur d'être laissées pour compte, certaines hésitent à repousser un garçon qui ne les intéresse qu'à moitié. Ces derniers, par contre, peuvent rompre facilement avec une fille lorsqu'ils se sentent attirés ailleurs : il leur suffit de cesser leurs visites hebdomadaires, sans autre explication.

clues dans des délais raisonnables, ils peuvent alors tenter de convaincre leur fille de rompre ou tout simplement interdire les visites. Habitues de se soumettre à la volonté parentale, les filles finissent généralement par céder, même s'il arrive aussi qu'elles continuent de voir leur amoureux en cachette pour finalement le marier, une fois qu'elles ont atteint leur majorité.

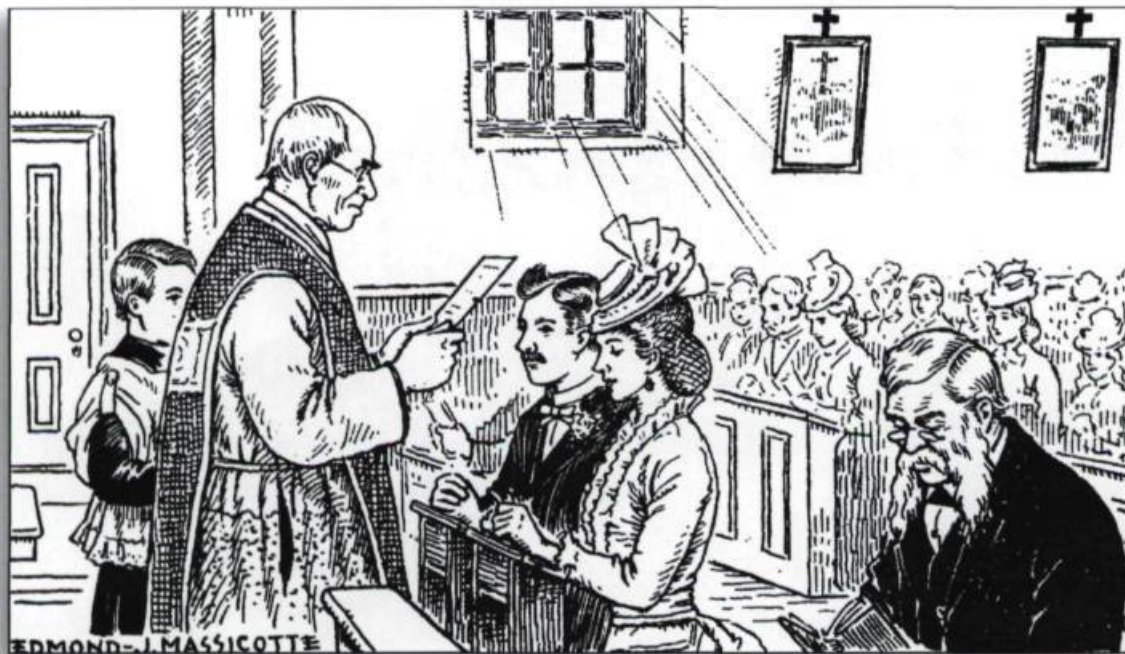
Quand les parents sont d'accord avec le choix de leur fille, les visites se poursuivent, mais sous haute surveillance. Il s'agit d'empêcher tout élan amoureux qui pourrait conduire à des privautés ou pire, à des relations sexuelles et à une grossesse. Les veillées au salon se déroulent donc rarement en tête à tête et si d'aventure le couple se retrouve seul, il sait qu'il peut compter sur l'arrivée impromptue d'un membre de la famille dans la pièce. Les couples ne peuvent pas davantage sortir sans être accompagnés : un frère, une sœur, des adultes, ou à la rigueur des amis, leur sont imposés comme chaperons, qu'ils aillent au cinéma ou même simplement faire une promenade. Bien sûr, on peut parfois compter sur la complicité des amis pour obtenir quelques minutes d'intimité et il est toujours possible de



soudoyer le petit frère en lui promettant une gâterie s'il consent à s'éclipser pour quelques instants, mais un fait demeure : le jeune couple est constamment en présence de tiers et peut rarement s'entretenir en toute liberté de projets d'avenir. La demande en mariage, que le jeune homme doit présenter au père de la jeune fille, ou les fiançailles officielles ne changent rien à l'affaire. C'est seulement après les noces que les amoureux pourront dire : être enfin seuls!

Les grossesses hors mariage montrent que certains jeunes arrivent tout de même à échapper

connaître ou sans avoir pu sonder la profondeur de leurs sentiments. Pour les filles qui avaient beaucoup moins de latitude que les garçons dans le choix de leur conjoint et qui devaient s'accommoder de ceux qui leur manifestaient de l'intérêt, le grand amour n'était probablement pas toujours au rendez-vous. Mais il faut dire qu'à cette époque, le mariage n'était pas conçu uniquement comme un moyen de combler des attentes au plan sentimental ou affectif. Dans les milieux populaires en particulier, il était aussi envisagé comme une nécessité économique. Se marier et fonder une famille représentait la seule



«Le mariage». Illustration d'Edmond-J. Massicotte, *Almanach du peuple*, 1925.

au contrôle que les parents tentent d'exercer. En général cependant, les filles ne se laissent pas facilement entraîner sur la pente savonneuse des baisers et des caresses. La très grande majorité d'entre elles ignorent tout de la sexualité, mais à mots couverts, les parents leur ont fait comprendre que si elles cèdent à certaines avances, elles courent le risque d'être cataloguées parmi les «filles faciles» et d'être abandonnées. Plusieurs en arrivent à croire qu'un attouchement suffit pour déclencher une grossesse, ce qui contribue certainement à garantir la chasteté du couple.

ET L'AMOUR?

Quelle part avaient les sentiments amoureux dans la formation des couples? Sans doute une part importante pour un bon nombre d'entre eux. Les rites qui entourent les rencontres entre jeunes gens, l'omniprésence, sinon l'ingérence, de la famille durant les fréquentations, l'absence d'intimité qui prévenait tout contact physique, mais aussi toute discussion en tête à tête, portent cependant à conclure que les jeunes s'engageaient dans le mariage sans beaucoup se

garantir de succès d'une exploitation agricole, le seul moyen de survivre dans un contexte industriel où les salaires demeuraient désespérément bas. Affronter ainsi la vie à deux pouvait tout aussi bien faire naître, sinon l'amour, du moins une complicité teintée de tendresse qui allait durer toute la vie. ♦

Pour en savoir plus :

Denyse Baillargeon. *Ménagères au temps de la crise*. Montréal, Éditions du remue-ménage, 1991.

Denise Lemieux et Lucie Mercier. *Les Femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âge de la vie, maternité et quotidien*. Québec, IQRC, 1989.

Denise Lemieux et Lucie Mercier. «Lieux de sociabilité de la jeunesse et changements socio-culturels dans la formation des couples (1880-1940)», dans Roger Levasseur, dir., *De la sociabilité. Spécificité et mutations*. Montréal, Boréal, 1990, p. 137-152.

Denyse Baillargeon est professeure à l'Université de Montréal.

